Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1936)
Heft: 98

Artikel: Théologie de Vinet et barthisme
Autor: Bridel, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380288

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

THÉOLOGIE DE VINET ET BARTHISME

...Ce n'est pas seulement en matière de doctrine politique et sociale que les idées de Vinet se trouvent en ce moment radicalement inactuelles et par là même plus intéressantes que jamais à étudier, et j'ajouterai plus opportunes que jamais à écouter : il en est ainsi en théologie aussi. Sans m'y arrêter, je note en passant la publication dans *Le Flambeau*, organe de l'Union suisse des Chrétiens évangéliques (mars 1935), d'un article de M. le pasteur J. Besson : *Alexandre Vinet et la croix du Sauveur*. Dans cet article, à propos de ma controverse avec M. Emile Doumergue sur la façon dont Vinet parlait de l'expiation rédemptrice et marquait les termes qu'il faut employer pour la caractériser dignement, M. Besson estime qu'il n'y a là « qu'une question de mots », ce qui revient à dire que M. Doumergue a raison contre moi ; est-il besoin de déclarer que je ne suis pas de cet avis !

De quelque importance d'ailleurs que soit ce point, car il est central, encore n'est-ce qu'un sujet spécial dans l'ensemble d'une conception théologique ; or, c'est au principe même de la théologie de Vinet que s'oppose celui d'une nouvelle école très intransigeante, qui vise actuellement à tout balayer devant elle, l'école barthienne. Il ne saurait être question ici de prétendre exposer cette théologie qui n'a du reste pas dit son dernier mot, car, de publication en publication, son créateur même en modifie encore l'expression ; et puis M. Karl Barth a des confrères et des disciples qui ne chantent pas tous en parfait unisson. Nous n'avons à considérer ici que le principe générateur de ce mouvement, qui tient tout le travail théologique du XIXe siècle pour condamnable et n'hésite pas, ainsi que le fit récemment M. Maurice Neeser, à ranger tranquillement et pêle-mêle, avec d'autres, César Malan fils et Gaston Frommel parmi les rationalistes ! (On ne saura bientôt plus ce que parler veut dire !) Reconnaissons du reste que Barth lui-même ne fait pas d'allusion à nos penseurs religieux du siècle dernier et que notamment il n'a pas jusqu'ici, que nous sachions, pris Vinet directement à partie. C'est tout simplement que ces penseurs et Vinet lui-même sont restés en dehors du champ de ses investigations.

Au début d'une série d'articles dans l'*Essor* (mai 1935) intitulés *Observations critiques sur la théologie de Barth*, M. Albert Séchehaye a fait sur les circonstances dans lesquelles s'est formé ce théologien des remarques justes et que l'on peut compléter et préciser comme suit. Barth est né et s'est développé dans un milieu absolument étranger aux bénédictions spirituelles comme aux épreuves que notre Suisse romande a connues et qui ont nourri les méditations de nos pères : Zurich, essentiellement réfractaire au réveil religieux qui a vivifié la piété du protestantisme de langue française il y a cent ans ; Zurich, en si grande partie détachée du christianisme positif par le règne de ce rationalisme bourgeois dont H. Lang était l'un des chefs les plus ardents, voici plus d'un demi-siècle ; Zurich qui ne se dégagea de cette influence malsaine que pour se livrer à un marxisme prétendument christianisé, sous l'inspiration de Kutter, de Ragaz, dont le premier approuvait carrément les socialistes de nier l'existence du péché et dont le second voyait l'essentiel du message évangélique dans la venue du royaume de Dieu sur la terre par l'avènement du communisme. C'est de là qu'est partie la nouvelle école, c'est de cela qu'elle a eu à se dégager et qu'avec une violence comme en présentent souvent les réactions opérées « in extremis » elle s'est mise à proclamer l'existence d'un dualisme essentiel entre le ciel et la terre. A ce dualisme elle cherche un appui dans certaines doctrines des réformateurs et notamment de Calvin — quoiqu'il ne faille pas identifier tout bonnement le barthisme avec le néo-calvinisme.

Ce dualisme en outre cherche sa justification profonde et trouve ses formules les plus vives dans l'œuvre du célèbre penseur danois Kierkegaard. Je ne songe point à résumer maintenant sa philosophie, mais comment me priver ici d'une remarque qui me semble assez piquante ? Le Danemark se trouve avoir fourni de deux côtés opposés des adversaires à Vinet.

D'un côté, le célèbre dogmaticien danois H. Martensen jadis critiqua vivement le prétendu individualisme de notre compatriote, que du reste il comprenait mal. Et je dois dire que ce qu'il exprimait à cet égard dans un de ses livres n'était que bien modéré en comparaison de ses sentiments intimes. Ceux-ci me sont connus grâce à la communication que m'en fit en son temps le pasteur G. Ducros, le traducteur de la *Dogmatique* et de la *Morale* de Martensen. Ecoutez ceci, tiré d'une lettre privée de Martensen à Ducros (24 janvier 1880) : « Votre manière de comprendre Vinet est exactement la mienne. Déjà de Rougemont a écrit des pages excellentes contre ce chef d'école. Tout récemment j'ai appris que M. Bersier venait de se ranger au nombre des opposants à cette fatale tendance. J'appelle de tous mes vœux contre elle une opposition toujours grandissante et toujours plus agressive, sachant enfin invoquer les véritables principes. Tout en m'inclinant devant le caractère chrétien et le talent de Vinet, je ne puis m'empêcher de dénoncer sa conception ecclésiastique et sociale comme un chef-d'œuvre de vulgarité et d'audace radicale ».

Or Martensen était la bête noire — disons plutôt l'une des bêtes les plus

noires — de Kierkegaard, qui s'appliquait à prendre le contre-pied des enseignements de ce professeur luthérien patenté. Et voici maintenant que de la philosophie pessimiste de Kierkegaard nous voyons tirer des armes qu'on dirige tout droit contre l'idée même de la théologie vinétiste ! Comme Hérode et Pilate se réconciliaient jadis contre le Fils de l'Homme, les mânes de Martensen et celles de son mortel adversaire Kierkegaard s'accordent pour assaillir de droite et de gauche notre grand moraliste chrétien. Serait-ce une preuve de plus qu'il est dans le vrai, ce vrai qui, la plupart du temps, est moins aux extrémités qu'au centre ?

En bref, voici le nœud du débat : pour la théologie nouvelle, dite théologie dialectique, il y a entre Dieu et le monde corrompu dont nous faisons partie une rupture absolue ; en l'homme pécheur nul reste ne subsiste de la nature que le Créateur lui avait primitivement donné. Il ne peut y avoir dès lors dans la pensée humaine aucune trace de vérité religieuse et ce qu'ont dit à cet égard de plus beau, de plus profond un Socrate, un Marc-Aurèle par exemple, est dénué de toute portée ; pareillement en est-il de la loyauté, de la bonté, de l'humilité qui se manifestent chez les païens antiques ou chez nos contemporains vertueux : ces choses sont dénuées de toute valeur. Seule à pouvoir franchir l'abîme entre Dieu et l'homme est la Parole révélatrice, apportant au second la promesse d'un salut qui, du reste, demeure à venir, toute vie spirituelle restant une promesse et jamais une possession : Dieu me garde, disait Kierkegaard, de « tomber » jamais dans la certitude ! Un naturel corollaire de ce dualisme radical, c'est la condamnation par le barthisme de tout effort apologétique, de toute tentative pour amener les hommes réfléchis et affamés de pureté à reconnaître que l'Evangile peut répondre à leurs besoins les plus profonds. On touche là du doigt l'opposition entre le terrain où M. Barth nous place et celui où se tenait Vinet, lui qui, s'il fut bien autre chose encore, fut aussi et toujours, jusqu'en ses travaux spécialement littéraires, un apologiste du christianisme, comme avant lui l'avait été ce Pascal qu'il a tant aimé.

Certes, Vinet connaît bien la profondeur et la largeur du gouffre que le péché a creusé entre l'homme et le Dieu trois fois saint ; il sait bien — qui l'a dit mieux et en termes plus convaincants ? — que le pécheur ne saurait par ses forces propres ni découvrir la vérité suprême qui sauve, ni par ses plus nobles efforts moraux satisfaire aux exigences de l'Evangile, qu'en un mot il est impuissant à combler l'abîme ou à jeter par-dessus un pont pour le franchir. Seule l'a pu faire et l'a fait la pure charité de Dieu, sa grâce généreusement offerte à des indignes, qui n'ont qu'à la saisir dans une humiliation profonde et avec cette confiance qui s'appelle la foi. Mais si Dieu accomplit cet acte secourable envers le pécheur, c'est donc que jamais il n'a cessé de l'aimer, de lui rester attaché par le lien qui existe entre le Créateur et ses créatures ; et ce n'est point comme à un être sans vie, sans conscience et sans volonté qu'il s'adresse à l'homme, car il réclame sa foi, chose éminemment active et morale. Et, dès lors, il ne faut point tenir pour sans valeur

ces vérités éparses et incomplètes auxquelles tant bien que mal s'élève parfois l'esprit de l'homme : elles sont là pour faire naître en lui la nostalgie de cette vérité souveraine que Dieu veut lui donner. Il ne faut pas non plus mépriser ces efforts pour bien faire, cette soif de justice à quoi le Sauveur vient répondre et qu'il veut couronner : tout cela n'est-ce pas, pour employer le mot d'une des similitudes évangéliques, ce qui prépare une bonne terre, une terre apte à recevoir utilement la semence divine ? L'homme pécheur n'est point un être anéanti, à la place duquel Dieu promet d'en mettre un autre quand sonnera l'heure des réalisations futures ; l'homme pécheur est un être mortellement atteint, incurable à toute habileté humaine, et que Dieu vient « régénérer ».

Il y a des paradoxes dans l'Evangile, certes ! N'y en a-t-il pas dans toute réalité, à quelque ordre qu'elle appartienne, fût-ce dans l'hydrostatique ? Et comment pourrait-il en manquer dans une réalité divine ? Mais il n'y faut pas voir que cela, comme Kierkegaard et les barthiens ; il y a aussi les paraboles, lesquelles font bien voir qu'en dépit de tout il y a analogie entre le divin et l'humain et que par conséquent une valeur est inhérente à celui-ci. Sinon, comment les rapports que des hommes soutiennent entre eux ou avec la nature pourraient-ils ainsi servir d'image aux actes de Dieu ? Et comment enfin, pour bien exprimer ce qu'est Dieu, Jésus emploierait-il ce mot si humain : le Père ?

Deux thèses contraires résument l'opposition entre la théologie de Barth et celle de Vinet. Kierkegaard définit Dieu : Celui qui est « entièrement autre que l'homme », et les barthiens ont adopté cette formule. Vinet écrit au contraire : « Ce mot célèbre d'un poète antique : Je suis homme et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger, l'Evangile l'a mis dans la bouche de Dieu ». Et notre théologien ajoute : « Comment la Parole divine eût-elle pu s'incarner en une personne humaine si Dieu n'avait pas été toujours homme, s'il n'avait pas été toujours une personne analogue aux nôtres, une personne dont les qualités morales : justice, bonté, fidélité, pour être parfaites, n'en sont pas moins de même essence que celles qui si pauvrement s'esquissent dans nos vies ? » Ce n'est pas le lieu de montrer ce qui découle naturellement de l'un ou de l'autre des deux principes opposés, formulés par Kierkegaard et par Vinet, dans le domaine de la vie spirituelle et dans celui de la morale sociale ; ce que nous venons de dire suffit pour qu'on entrevoie l'importance du débat engagé.

Nous entendions, il y a un certain temps déjà, un pieux et savant théologien de la Suisse allemande dire de l'action de Karl Barth dans la théologie moderne : « C'est un « remède de cheval » dont nous avions besoin peut-être ; mais quand cette rude cure aura produit ses effets providentiels, on en reviendra de ces jugements sommaires et injustes, de ce dogmatisme outrancier, de ces inhumains paradoxes et les jours reviendront où l'on admirera plus que jamais la sainte et profonde sagesse de Vinet ». Acceptons-en l'augure !

Pour ne pas conclure sur des lignes de notre plume, nous aimons, pour

terminer, à céder la parole à l'un des membres parisiens de notre comité, M. le pasteur et professeur Wilfred Monod. Dans l'ouvrage en trois énormes volumes qu'il a publié récemment sous ce titre *Le problème du bien*, il y a, cela va sans dire, de très nombreuses allusions à Vinet. Il ne peut être question de les relever toutes, citons seulement celles-ci : « Des génies religieux comme Blaise Pascal et Alexandre Vinet ont développé une apologétique vivante, qu'on peut nommer l'apologétique de la prière. A dessein je range le pasteur vaudois dans la lignée des Augustin et des Pascal. Ceux qui ont fait de lui un « subjectiviste » (selon le jargon du jour) ne l'ont pas lu ; ou bien ils ne l'ont pas compris... Pour comprendre sa pensée profonde, libre pourtant du vocabulaire de l'Ecole et de toute cuistrerie d'érudition, il faut s'efforcer longtemps. On se trompe soi-même, et on le calomnie, quand on essaie d'étiqueter un Alexandre Vinet parmi les théologiens qui construisent béatement sur le sable de la nature humaine. Il part de la « conscience » évidemment, car même pour déclarer que l'on part de « Dieu », il faut s'affirmer au début conscient, dans tous les sens du mot... Vinet apparaît, décidément, dans un autre monde intellectuel qu'Emmanuel Kant et dans un autre monde moral que Jean-Jacques Rousseau. »

Et M. Monod de conclure : « Quand l'astronome Leverrier, examinant certaines déviations d'un corps céleste, en tira la conclusion qu'elles avaient pour cause une planète inconnue, qui se trouva être Neptune, aucun savant n'accusa le génial physicien d'être « subjectiviste ». Or l'apologétique d'Augustin, de Pascal et de Vinet n'est pas autre chose que l'application, dans le monde spirituel cette fois, d'une méthode aussi réfléchie et aussi féconde ». (t. I, p. 140 et 143.)

Philippe BRIDEL